



Lion Feuchtwanger

Exil

roman

à la croisée

arte
Éditions

KIRON
ÉDITIONS
DU FÉLIN

Exil

LION FEUCHTWANGER

Exil

Roman

Traduit de l'allemand par
NICOLE CASANOVA

Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre



Cette édition est la traduction de
l'ouvrage allemand publié sous le titre *Exil*.
© Aufbau-Verlag, Berlin, 1956

© Éditions du Félin et Arte Éditions, 2000
Éditions du Félin, 10, rue La Vacquerie, 75011 Paris
Arte Éditions, 10-14, rue Horace-Vernet, 92136 Issy-les-Moulineaux
pour l'édition française

ISBN : 2-86645-383-2

Pour Marta

Avant-propos

Pour écrire ce livre, j'ai utilisé deux motifs tirés de la réalité historique : l'enlèvement d'un journaliste émigré et l'achat et la neutralisation d'un journal d'émigrants allemands par des agents du III^e Reich. Dans les faits, le journaliste enlevé était un homme du nom de Berthold Jacob, et le journal acheté, le *Westland*, qui paraissait à Sarrebruck.

Je n'ai toutefois emprunté à la réalité que les deux motifs ci-dessus mentionnés, mais non des personnes ou des événements particuliers. Mon journaliste Friedrich Benjamin et les gens qui l'entourent n'ont strictement rien à voir avec le véritable Berthold Jacob ou qui que ce soit d'autre du monde réellement existant ; de même, mes *Pariser Nachrichten*¹, leur éditeur et leurs rédacteurs n'ont rien de commun avec le journal *Westland* ou quelque journal ou revue allemands paraissant en France. Je voudrais tout spécialement préciser que l'éditeur de mes *Pariser Nachrichten* n'a pas le moindre point commun avec feu l'émigrant russe Poljakow, propriétaire et éditeur du *Pariser Tageblatt*, qui fut suspecté d'avoir pactisé avec les nationaux-socialistes ; à tort, comme une procédure judiciaire l'a établi par la suite.

D'ailleurs, de tous les personnages de ce livre, aucun n'avait d'existence officiellement déclarée dans la ville de Paris en 1935 ; mais toute leur collectivité y vivait. Pour atteindre à la vérité artistique, j'ai dû supprimer toute la réalité photographique des visages individuels. On ne trouvera pas dans le roman *La Salle d'attente*² des êtres humains réels, mais *historiques*.

Dans quelques années, cette explication paraîtra superflue, car ce qu'elle dit va en partie de soi. Aujourd'hui, avec l'extrême sensibilité de nombreux réfugiés et émigrés allemands, elle s'impose.

Sanary / Var, juillet 1939.

Toutes les notes sont de la traductrice.

1. « Nouvelles parisiennes ».

2. La trilogie *La Salle d'attente* comprend les romans *Erfolg* (« Succès »), *Die Geschwister Oppermann* (« Les Oppermann ») et *Exil*.

PREMIER LIVRE

Sepp Trautwein

*Et tant que tu n'as pas compris
Ce « meurs et deviens »,
Tu n'es qu'un hôte obscur
Sur la terre ténébreuse.*

GOETHE ¹

1. Dans *Divan occidental-oriental*, trad. H. Lichtenberger, Aubier/Montaigne, s. d.

La journée de Sepp Trautwein commence

Mais en fouillant dans le tiroir pour en extraire avec précaution papier et crayon et noter le motif qui lui était venu à l'esprit, il balaya d'un revers un livre posé sur la table fragile et surchargée. Cré nom, maintenant Anna est sûrement réveillée. Déjà, une voix féminine s'élève du lit :

« Quelle heure est-il donc ?

– Six heures vingt-sept », annonce-t-il, exact et plein de remords.

Anna ne manifeste cependant aucune mauvaise humeur d'avoir été réveillée aussi tôt. Elle constate seulement avec objectivité qu'elle aura peine à se rendormir, alors le mieux est qu'ils prennent leur petit déjeuner avec le garçon.

Donc, Josef Trautwein écrit, il sifflote doucement ses quelques mesures entre ses dents, vite, pas mécontent. Puis il se remet au lit. Il n'est pas beau, traversant ainsi la chambre à pas lourds ; son visage osseux aux yeux profondément enfoncés sous les sourcils épais et déjà grisonnants est sali par une barbe naissante, une jambe de son pyjama est haut retroussée et laisse voir le mince mollet couvert de poils d'un gris noirâtre. Toutefois, si Anna remarque nettement l'aspect minable de la triste chambre d'hôtel et de son mobilier, elle ne voit guère en revanche que Josef Trautwein, son Sepp, ici à Paris, menant la vie misérable de l'émigration, n'est plus le bel homme de Munich, vers qui volaient toutes les sympathies. Pour Anna, il n'a pas changé. Aujourd'hui encore, il est resté pour elle – lui, le professeur de musique démissionnaire, avec ses quarante-six ans – un homme aussi rayonnant et jeune qu'au temps où il la rencontra pour la première fois, beau, viril, plein de force et d'humour et assuré de tous les succès. À vrai dire, elle est contente que la maladresse de Sepp l'ait réveillée ; ainsi, elle l'aura une demi-heure pour elle toute seule, avant que le garçon prenne son petit déjeuner avec eux et parte pour le lycée.

Tandis que le jour naissant fait apparaître de plus en plus clairement la pauvreté surencombrée de la chambre, Josef Trautwein revient se glisser dans son lit, grognant de bien-être. Anna saisit l'occasion pour parler

avec lui de ses projets. Elle a demandé au docteur Wohlgemuth de la laisser partir à midi juste, elle veut de nouveau se rendre chez M. Pereyro, afin d'activer un peu l'affaire de la radio. À quel point on peut vous faire lanterner, c'est dégoûtant. Voilà déjà deux mois que les gens de la radio ont promis à M. Pereyro d'exécuter l'oratorio de Sepp Trautwein *Les Perses*. Bien sûr, il faut du temps pour venir à bout des résistances bureaucratiques, surtout dans le cas d'un émigrant allemand ; mais avec un peu de bonne volonté cela devrait enfin marcher, après d'aussi longs préliminaires.

Josef Trautwein n'écoute pas avec grand intérêt. Il est désolé qu'Anna, qui de toute façon se surmène, se donne tant de peine pour obtenir cette exécution à la radio. Quant à lui, il n'y tient guère. Il n'aime pas la radio. La radio est un succédané, tout y paraît déformé. Et les auditeurs ne comprendront certainement rien à son oratorio *Les Perses*, pour ce genre de choses la masse n'a pas d'oreille ; les gens de la radio ont tout à fait raison d'hésiter. En outre, trouve-t-il, l'oratorio n'est pas vraiment terminé : il faudra encore du temps avant que l'œuvre soit peaufinée jusqu'au moindre détail. Tout est bien ainsi, il n'est pas pressé, il travaille avec tant de joie. Au fond, il pense déjà avec regret au temps où il n'aura plus rien à y faire.

Pendant qu'elle parle, le motif qu'il vient de trouver lui passe de nouveau par la tête, ces quelques mesures où retentissent les épouvantables lamentations des Perses qui reviennent vaincus. En même temps, il écoute la voix d'Anna. C'est une voix calme, agréable, il l'aime beaucoup. Ce que dit cette voix l'intéresse moins. Pauvre Anna. Elle préférerait certainement parler avec lui de sa musique ; en Allemagne, cela l'envahissait tout entière. Elle sait naturellement aussi bien que lui-même que la radio n'est qu'un succédané. Mais elle n'a tout simplement pas le temps de parler des choses qui sont pour elle, dans son for intérieur, aussi essentielles que pour lui. Tous les soucis de la petite vie quotidienne reposent sur elle ; ce n'est pas étonnant si elle ne peut pas s'empêcher d'en parler. Elle en est d'ailleurs réduite à monologuer : il ne comprend rien à tout cela. Et puis, aussi embrouillées qu'apparaissent ces menues affaires, pour peu que l'on attende assez longtemps elles finissent par se régler d'elles-mêmes. C'est vrai, à Paris il n'a pas de nom et pas beaucoup de possibilités, on est un peu à court d'argent, et c'est affreux que pour gagner quelques centaines de francs en plus, Anna doive s'éreinter jour après jour chez son pénible docteur Wohlgemuth. Malgré cela, on a moins à se plaindre que la plupart des autres émigrants. Naturellement, la jolie et confortable maison que l'on a dû abandonner à Munich était plus agréable que les deux tristes chambres de l'hôtel Aranjuez, où il loge à

présent avec Anna et son garçon. Toutefois, ils sont ensemble, tous les trois, et en bonne santé. Il a sa musique à Paris tout comme à Munich, il a aussi sa table et même un piano, il peut travailler. Bien sûr, quand quelque chose de sérieux lui passe par la tête, il aimerait mieux se promener le long de l'Isar que sur les quais de la Seine ; mais enfin, au bord de la Seine aussi les idées vous viennent, et il a pu emmener son meilleur auditeur, le plus coopératif : Anna.

En outre, il a sa politique. Sepp Trautwein est un homme foncièrement apolitique, il est musicien et rien d'autre. Les circonstances seules lui ont enseigné, en une dure pédagogie expérimentale, que l'on ne peut pas faire de musique sans politique. Les attaques dont il a été l'objet au cours de ses dernières années allemandes, parce qu'il militait pour une réforme de l'éducation musicale, les difficultés qu'on lui a faites quand il a exposé à Munich, devant l'Académie de musique, ses « théories culturelles bolcheviques », tout cela lui a montré à quel point art et politique sont étroitement liés. Bonne musique et mauvaise politique sont inconciliables, pour lui ce n'est plus une opinion, c'est devenu une partie de son être. Haendel, Beethoven, Wagner même, il ne peut plus les penser autrement que comme des révolutionnaires ; c'est à partir de leur conception fondamentale de la musique qu'ils durent s'engager politiquement. On ne peut pas se dérober devant la politique quand il s'agit d'éviter à votre art de souffrir. Pour que sa musique puisse sonner, il lui faut de l'air pur. Et s'il n'y a pas d'air pur, eh bien, il faut s'en procurer. Comme il a souffert, ces dernières années, quand son statut de fonctionnaire, professeur à l'Académie nationale, lui interdisait de fulminer tout son soul contre la barbarie montante. Cette liberté-là au moins, il l'a ici.

Non, l'un dans l'autre, cela pourrait aller sacrément plus mal pour eux. L'hôtel où il habite s'appelle Aranjuez, il est rare qu'un de ses visiteurs oublie de citer le vers de Schiller¹ sur les beaux jours d'Aranjuez, et s'il doit rire encore une fois de son misérable Aranjuez, ce rire n'est pas amer, mais vient d'un cœur serein.

Tandis qu'Anna lui explique où en est l'affaire de la radio, il n'écoute pas vraiment, elle l'a remarqué. Elle a l'habitude.

« Tu devrais bien faire une apparition chez les Pereyro, dit-elle, et sa voix est pleine d'énergie. On ne trouve pas facilement des amis en pays étranger, et moins encore de gens prêts à vous soutenir. Les Pereyro ont de l'influence et se conduisent convenablement. Il ne faudrait pas les vexer. »

1. Le premier vers de la pièce *Don Carlos*.

Il gronde, de mauvaise humeur.

« Tu sais pourtant, dit-il, à quel point j'ai horreur d'aller chez "des gens". Je ne peux pas souffrir les mécènes. Si cette histoire de radio tourne bien, *tant mieux**¹. Sinon, je ne le prendrai pas au tragique. »

Et tout en grognant ainsi, il se désole. Elle s'échine pour faire aboutir cette histoire ; il devrait bien le reconnaître.

« Ne dis donc pas de bêtises, réplique-t-elle, sans se vexer mais résolue. Tu sais bien quel coup ce serait si tout échouait. »

Elle pense aussi aux honoraires. Lui, conciliant, murmure quelque chose qui peut passer pour une approbation. En son for intérieur, il se dit que c'est pourtant lui qui a raison et qu'en fin de compte, avec sa bonhomie bavaroise, il arrivera vraisemblablement plus loin qu'Anna avec son activisme nord-allemand.

Un moment, ils restent ainsi couchés tous les deux, en silence. Il recourt souvent à cette manière de lui donner raison, mais elle sait qu'il ne cède que par paresse ; il n'aime pas les discussions. La prochaine fois qu'elle remettra sur le tapis l'histoire des *Perses* et de la radio, il parlera exactement comme il vient de le faire, distraitement, sans penser à ce qu'il dit. Ce n'est pas facile, avec lui. Il est si terriblement têtu, la vraie tête de pioche munichoise, et il ne veut tout simplement pas comprendre que l'on doit se donner un peu de peine pour reprendre pied ici.

Les Pereyro se lasseront bientôt de la voir revenir avec ses éternelles suppliques. « *I am sick of it* », a récemment répliqué un lord juif, comme une de ses relations quémandait pour la millième fois auprès de lui en faveur des émigrants allemands. Les Pereyro sont des gens agréables, connaisseurs en art, de bonnes natures, à un point fantastique. Mais ils sont terriblement sollicités, et on ne pourrait pas leur en vouloir s'ils étaient excédés de venir en aide à des antifascistes émigrés. Même s'ils préféreraient les Juifs, on ne pourrait pas leur en vouloir, et eux, les Trautwein, ne sont pas juifs.

Peut-être aurait-elle dû quand même faire teindre hier ses cheveux grisonnants. Il faut qu'elle paraisse à son avantage chez les Pereyro. Dans le bricolage de son budget, sur quoi rogner les trente francs nécessaires ? Elle pourrait se teindre elle-même. Elle n'en trouve jamais le temps, et puis cela ne donnera rien de bien. Au demeurant, ce n'est peut-être pas plus mal, si les Pereyro lui voient quelques cheveux gris. La femme commence déjà à se montrer jalouse.

14 1. Les mots en italique et suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

Que les cheveux d'Anna redeviennent châtain foncé comme ils doivent l'être, ou que la raie soit blanche, son Sepp ne s'en apercevra guère. Il tient à elle comme au premier jour, mais il ne la regarde plus vraiment. Elle trouve très bien qu'il ne voie pas, sur le large et ferme visage de sa femme, les traits s'estomper et les yeux, dont l'éclat était célèbre, se ternir ; mais elle, cela lui convient beaucoup moins.

Nous vieillissons tous, mais que sa fleur passe juste maintenant, cela tombe on ne peut plus mal. À Munich, à Berlin, la belle femme qu'elle est a pu redresser, simplement par un sourire aimable ou un brin de flirt avec l'homme adéquat, bien des situations que Sepp avait compromises. Il faut dire que Sepp est tout aussi plein de talent que dépourvu de sens pratique et il gâche ses meilleures chances. Que de brouilles et soucis ne s'est-on pas déjà attirés rien qu'avec ses déclarations politiques. Combien de fois a-t-elle dû courir de tous côtés, aplanir, apaiser. Ici, à Paris, il lui faudrait rayonner, ensorceler d'une autre manière encore, afin d'obtenir quelque chose pour lui. Or, ces deux ans d'émigration ne l'ont pas embellie. On a de l'humour et on tient bon ; mais il est parfois diablement difficile de ne pas laisser voir aux gens qu'on leur montrerait plus volontiers les dents qu'un aimable sourire féminin.

Il est bon que Sepp ne prenne pas au tragique le changement survenu dans leurs conditions de vie. Il ne sent la misère quotidienne que si elle le touche immédiatement. Le déclin social, il s'en fiche, il ignore toute ambition extérieure. À Munich déjà, quand on lui adressait la parole en lui donnant son titre de professeur, il en riait.

Et le voilà, couché, son maigre visage osseux et non rasé tourné vers elle, souriant un peu, content. Tel qu'elle le connaît, il se sent peut-être même plus heureux à Paris qu'en Allemagne, ici il est moins harcelé, il a davantage de temps pour son travail, pour sa musique. Elle comprend cela parfaitement, elle croit en sa musique et elle est convaincue que l'on doit faire ce pour quoi l'on est créé, même si cela ne rapporte rien matériellement. C'est pourtant une pitié que cet homme doué, son Sepp, soit sans doute condamné maintenant à travailler pour son tiroir. En Allemagne, il avait réussi à percer, même auprès du public ; ses *Odes* d'Horace furent chantées dans toutes les salles de concert. On a violemment attaqué là-bas le « bolchevique de la culture », mais il a eu quelques amis fanatiques, quelques-uns de très influents parmi eux, par exemple le directeur de la musique, Riemann. En Allemagne, on aurait aussi donné *Les Perses* dans une interprétation grandiose, sans doute avec la Philharmonique. Ici, on pourra s'estimer heureux si l'on arrive avec bien de la peine à obtenir une médiocre exécution pour la radio.

L'indifférence qu'il manifeste devant le changement de sa situation lui inspire, à elle, amour et respect, mais il lui paraît difficile de comprendre tout à fait cette égalité d'humeur. Cela tient peut-être à la jeunesse nécessaire de Sepp, tandis qu'Anna a grandi dans un cadre serein et agréable. Si elle lui parle de leur déclin social, il l'écoute avec gentillesse, mais comme un adulte écoute un enfant. Ne trouve-t-il pas réellement déshonorant qu'un Sepp Trautwein doive enseigner aux élèves du Conservatoire de Paris, contre de misérables honoraires, comment prononcer leurs parties de chant allemandes ? Et qu'en plus il lui faille considérer comme une grâce et un bienfait d'être autorisé à écrire des articles mal payés dans la feuille de chou pour émigrants, les *Pariser Nachrichten* ?

Tout serait plus facile si elle pouvait au moins participer au travail de Sepp, à sa musique, comme autrefois. En Allemagne, il lui jouait ses compositions, il discutait à fond avec elle le moindre détail, et même si elle n'était pas assez instruite pour tout comprendre, elle a de l'instinct, elle devine de quoi il en retourne, et si Sepp lui a juré cent fois qu'elle était musicienne dans l'âme, ce n'était certainement pas la passion amoureuse qui l'égarait. Cela n'allait pas toujours sans frottements, quand elle cherchait la petite bête dans une œuvre. Il prend son travail diablement au sérieux ; parfois, quand elle le harcelait et qu'elle ne se déclarait toujours pas satisfaite et continuait à ergoter, lui disant de peaufiner encore tel ou tel passage, par exemple la *XIV^e Ode* d'Horace, alors il entrait en fureur et il lui parlait durement. À la fin, toutefois, il se remettait presque toujours au travail, en grommelant, et il s'avérait que ce n'était pas peine perdue. C'étaient de bons moments, quand elle travaillait avec lui, on se sentait si profondément unis.

Maintenant, au lieu de participer au travail de Sepp, elle doit s'échiner chez le docteur Wohlgemuth, le matin et l'après-midi, pour quelques misérables francs, elle doit tranquilliser des patients répugnants et maugréant, l'assister à l'occasion, regarder dans des bouches aux dents pourries, y plonger la main, et toujours avec un sourire aimable. Elle se croit d'un tempérament calme, mais elle ne comprend pas que Sepp prenne tout cela avec cette placidité.

Dans la pièce d'à côté, le garçon se lève. Anna, puisqu'elle est réveillée, pourrait se lever elle aussi. Toutefois, elle doit avoir bonne mine pour se présenter chez les Pereyro, et si elle ne s'accorde pas suffisamment de repos au lit, dans deux ans elle sera une vieille femme. Non, il vaut mieux qu'elle reste couchée.

Elle entend le garçon – elle s'obstine à appeler Hanns « le garçon », tandis que pour Sepp il reste « le gamin » – patauger dans la petite salle

de bains, se laver. C'est sûr, il va de nouveau mettre des caleçons courts, ses camarades au lycée trouvent que seuls les caleçons courts sont chics, il vaudrait pourtant mieux renoncer à ce détail d'élégance et éviter le danger d'un refroidissement. Elle réprime son envie d'en donner l'ordre à Hanns. Il est raisonnable, mais quand on insiste, il se bute.

Le voilà qui entre. Anna rayonne en le voyant. Il n'est pas grand, mais large et vigoureux ; les yeux profondément enfoncés et les épais sourcils qu'il tient de son père lui donnent quelque chose de viril, un sérieux au-dessus de son âge. Anna a un peu honte d'être au lit avec Sepp devant son garçon ; et elle est gênée aussi de se montrer devant lui avec des cheveux gris et mal soignés.

Hanns est frais, il a bien dormi. Son père lui offre de l'aider à préparer le petit déjeuner, Hanns refuse avec une supériorité bienveillante : « Ah, laisse donc, Sepp » – le père le traite comme un adulte et se fait appeler Sepp – « tu déranges plus que tu n'aides. »

Pendant le petit déjeuner, ensuite, on bavarde des joies et souffrances du lycée. L'étrangeté de la langue, avant tout, rend la vie dure et amère aux jeunes émigrants qui vont maintenant dans des écoles françaises. Hanns a franchi cet obstacle plus vite que d'autres, et même si on lui fait encore parfois sentir qu'il est un étranger, le *boche**, dans l'ensemble il se sent beaucoup mieux au lycée qu'il ne l'avait espéré au début. Il a rattrapé une bonne année et tandis qu'en arrivant il avait dû redoubler et se retrouver avec des garçons français de deux ans plus jeunes que lui, il a fait tant de progrès maintenant qu'il pourra bientôt, sans doute à dix-huit ans, passer l'examen final, le *baccalauréat**.

Pendant le petit déjeuner, on parle de la préparation à ce *baccalauréat**, le *bachot**, comme on dit ici, et des perspectives qui s'offrent à Hanns. Le temps passe plus vite qu'Anna ne le voudrait. Elle voit à regret Hanns lever les yeux vers l'horloge. Cette horloge, une belle horloge murale, pas trop grande, en bois noble, est le seul luxe du logis. Anna l'a offerte autrefois à Sepp pour son anniversaire et Sepp l'aime ; elle est si simple, et son léger tic-tac le stimule. Elle appartient au petit nombre des choses que l'on a pu sauver, que l'on a pu se faire envoyer d'Allemagne.

Oui, il est l'heure, Hanns doit partir. Il prend son cartable de cuir.

« As-tu aussi remarqué, mère, que j'ai calfeutré la fenêtre ? demande-t-il. À présent il n'y a sûrement plus de courants d'air. »

Il est ennuyé, à bientôt dix-huit ans, d'être trop pris par ses études et autres choses qui lui sont importantes pour gagner lui-même quelques sous et contribuer à l'entretien de la famille. Au moins a-t-il la main adroite et peut-il faciliter la vie des autres en effectuant de petites interventions techniques.

Tant que Hanns est là et bavarde, la misérable chambre est envahie par la fraîcheur de ses dix-huit ans. À peine est-il parti que les cent petites choses de la vie quotidienne retombent de nouveau sur Anna. Il y a la table avec les vestiges du repas et la vaisselle sale ; mais elle, si ordonnée d'habitude, la laisse comme elle est. Il reste du lait : espérons que Mme Chaix, la femme de ménage, ne fera pas de bêtise et n'y ajoutera pas du lait frais. On le lui a déjà dit trois ou quatre fois ; mais elle est jeune, n'a rien d'autre en tête que les hommes, elle est peu soigneuse et fait toujours la même absurdité. Et Anna elle-même n'a tout simplement pas le temps de chercher une nouvelle femme de ménage et de la former. Il est écœurant de devoir perdre son temps à de telles idioties au lieu de s'occuper de la musique de Sepp.

Anna est couchée, les yeux fermés, apparemment paisible. Sa tête est pleine de mauvaises pensées. Ça l'agace, que le garçon grandisse dans tant d'étroitesse et de pauvreté. Ça l'agace, de devoir se montrer devant lui au lit avec Sepp, les cheveux non teints. Trente francs de teinture. Qu'est-ce que c'est, trente francs ? Rien. Aujourd'hui, il faut calculer, se dire que pour le même prix on peut acheter cinq kilos de poisson, deux kilos de beurre, seize kilos de pain, que l'on peut payer le loyer d'une bonne chambre pour un jour, prendre quarante fois le métro et aller trois fois au cinéma. Certes, les choses ne sont plus ce qu'elles étaient, elle en a pris son parti ; mieux encore, elle est toujours capable, et ce n'est pas si rare, de rire de bon cœur, elle ne songe pas à baisser les bras ; mais il lui échappe quand même un soupir quand elle se dit que Sepp, à Munich, gagnait ces trente francs problématiques en un quart d'heure. Maintenant, pour réunir trente francs elle doit travailler presque toute la journée et calculer pendant deux jours sur quel poste elle pourra les économiser, si elle veut se faire teindre les cheveux.

Sepp ne se casse pas la tête pour cela. Les cent petites peurs qui vous torturent tout le jour et parfois ne vous laissent pas dormir la nuit ne l'effleurent pas. Cela lui est égal, de ne plus exister pour le reste du monde ; il est demeuré intérieurement le même. Pourtant, deux ans après le bouleversement, les autres ont déjà oublié ce qu'il a signifié dans la vie musicale de l'Allemagne. Elle ne pleure pas de regret sur le passé, ce qui est parti est parti, ce qui est perdu est perdu, mais elle ne se raconte pas non plus d'histoires. Sepp a sa musique, il l'écrit pour lui-même et pour elle, pour le reste on travaille et on s'en tire. Quant à la renommée que Sepp s'était acquise en Allemagne, elle est fichue et ne lui rapporte plus un sou maintenant qu'il doit gagner son pain ici à Paris.

18 Naturellement, Sepp a eu malgré tout raison de claquer la porte dès que Hitler a pris le pouvoir. Deux jours plus tard, ils l'auraient chassé. Qu'il

soit parti pour l'étranger, cela aussi était juste et bon. Auparavant déjà, il avait été incapable de supporter l'air de plus en plus lourd de la réaction : on pouvait difficilement imaginer qu'il aurait pu vivre dans un État sous la dictature d'un Hitler. Elle a chaud au cœur quand elle pense avec quelle résolution son mari d'habitude si lent a tout laissé tomber, et avec quelle verve il a composé sa lettre de démission pour le ministre de la Culture. Elle aussi, à l'époque, n'a pas hésité une seconde à tout approuver.

Que l'exil ne serait pas un bref moment d'héroïsme et de pathos, mais une longue et dure période, lentement insidieuse, pleine de petits désagrèments, elle se l'était déjà dit. Se sont ajoutées à cela cent contrariétés stupides dont on n'avait pu avoir l'idée en Allemagne. Que de difficultés vous crée par exemple une histoire aussi idiote que la carte d'identité. Leurs passeports sont périmés, le III^e Reich ne les renouvelle pas. Que de démarches pour obtenir un bout de papier sur lequel est attesté et tamponné qui l'on est. Combien de temps doit-on faire le pied de grue devant des guichets avec des employés grincheux et surmenés, et l'on est renvoyé de M. Dupont à M. Durand, et M. Durand ne sait pas et vous renvoie à M. Dupont, et toute l'histoire recommence du début, et à la fin on vous dit que le dossier est tout simplement dans un autre bureau. Obtenir un permis de travail régulier semble totalement impossible ; chez son dentiste Wohlgemuth elle travaille au noir, sans autorisation.

Tant que l'on était en Allemagne, on ne savait pas quelle bonne vie on menait dans la maison confortable et avec le beau compte en banque. Anna était habituée à traduire en formules simples les concepts abstraits, les thèses de la philosophie, et le pessimisme des Indiens ou de Schopenhauer avec lequel Sepp s'était longtemps colleté et dont il lui avait beaucoup parlé se réduisait pour elle à cette constatation pratique : lorsqu'on a mal à un doigt, on en éprouve du désagrément, mais on ne ressent aucun plaisir quand le doigt ne vous fait pas mal. Ce pessimisme dépourvu de sentimentalité lui est à présent confirmé par les événements. En Allemagne, elle trouvait tout naturel de vivre d'une manière aisée et agréable. Maintenant, elle ne se lamente pas s'il n'en est plus ainsi, mais elle le sent à chacun de ses pas.

Quelque chose gratte à la porte, on glisse dessous le courrier dans la chambre. Trautwein se précipite aussitôt pour le ramasser, ouvre, lit avec beaucoup de « hem » et de « ah ah ». C'est un courrier assez abondant, mais Anna sait que presque rien ne concerne Sepp personnellement, ce seront pour la plupart des invitations à des réunions politiques, des lettres de quémandeurs, des demandes de recommandations, des requêtes d'émigrants. Aussi mal que les choses aillent pour vous, bien des gens vous croient encore riche et heureux.

Il s'abîme dans ses pensées ; il a complètement oublié qu'elle est là. Après avoir lu les lettres jusqu'au bout, il s'attaque aux journaux. Matin après matin, la bêtise du monde, telle qu'elle lui saute aux yeux dans les colonnes des journaux, exaspère et amuse cet homme passionné. Voilà qu'il a de nouveau trouvé quelque chose. Il fait claquer sa langue : « Regarde donc ça, Anna », triomphe-t-il de sa voix claire et joyeuse comme le chant du coq. « C'est un sommet. » Et il lui tend la *Berliner Illustrierte* en désignant la photo de la « une ». On y voit les dirigeants du Reich écouter attentivement un concert, assommés de musique, les visages vides, niais, sentimentaux. C'est une photo grandiose, elle montre l'âme de ces hommes ; la musique les a retournés, tout leur misérable intérieur est à présent dehors. Anna ne peut s'empêcher de rire comme un enfant, de tout son cœur. Son large visage aux grandes dents blanches rayonne quand elle rit ; elle devient toute jeune.

« Ils peuvent changer de titres, dit-elle, mais leurs visages demeurent vraiment bien les mêmes. »

Sepp Trautwein exulte :

« Ils ne peuvent pas s'en empêcher, il faut sans arrêt qu'ils placardent leur honte. Il faut le faire savoir, il faut que l'on en écrive des pages. Et je vais m'y mettre, décide-t-il, juvénile, tout bouillant d'ardeur et d'énergie. Comment ferons-nous ? »

Il veut aussitôt se mettre à l'œuvre.

« As-tu du temps aujourd'hui ? Puis-je te dicter un article ? »

Voilà tout Sepp. Il a de nouveau oublié qu'elle est malheureusement prise chez le docteur Wohlgemuth. Il faut aussi qu'elle fasse cette visite chez les Pereyro, l'affaire de la radio est véritablement importante.

« Ce serait bien, dit-elle, si je pouvais taper ton article. Nous nous chamoierions de nouveau jusqu'à ce que je t'aie déblayé le plus gros. Mais Wohlgemuth, les Pereyro... », elle hausse les épaules. Son visage plein de vie montre à quel point elle est désolée. Il se repent aussitôt, fougueusement :

« Naturellement, tu as tes Pereyro aujourd'hui. C'est une honte que je l'aie oublié. »

Et l'instant suivant il est déjà loin. « Ça sera un article formidable », se réjouit-il.

Anna jette un coup d'œil critique sur sa machine à écrire. Le rouleau est usé et devrait être changé, bien des petites choses ne vont pas. Cela coûte cher, et il faudrait se passer plusieurs jours de la machine.

Entre-temps, il s'est levé et est allé dans la salle de bains pour se laver et se raser. Il n'aime pas se raser. Anna a dû se donner beaucoup de peine pour le décider à y procéder tous les jours. Aujourd'hui encore, il gémit.

Optimiste et enjoué comme il l'est, il a naturellement attaqué d'abord les surfaces faciles des joues. À présent, il lui reste le plus difficile, le coin de la bouche ; il faut tendre le menton, se démancher la tête et agir avec circonspection. « Saleté d'engin », grogne-t-il à l'adresse du rasoir, car cela ne va pas sans de petites blessures. Ensuite, tandis qu'il se sèche le visage, la joie le reprend devant le travail qui l'attend.

« Ça me vient déjà, annonce-t-il de la salle de bains. L'idée qui m'est venue pour *Les Perses* me fiche par terre quinze pages de partition. Mais je peux engranger le plus important pendant que c'est encore frais, avant d'aller à la rédaction. Je dicterai l'article là-bas. Il arrivera juste à temps à la composition. »

Anna écoute, elle est fière qu'il travaille avec autant de conscience, qu'il ne laisse pas passer la moindre négligence et qu'il recommence toujours quand il entrevoit la moindre chance d'approcher encore, si peu soit-il, de son but. En même temps, elle sait que pour les résultats extérieurs, l'entreprise est désespérée. Que les quinze feuillets de partition soient meilleurs ou pires, personne ne s'en souciera, et si l'exécution radiophonique n'a pas lieu, il n'y aura guère que trois ou quatre privilégiés, à part elle, qui verront ces quelques pages. C'est déjà une sacrée déveine que cet homme doué, son Sepp, soit condamné à travailler pour des prunes. L'article sur les physionomies nazies qu'il va écrire pour les *Nachrichten*, il le réussira aussi, bien entendu, ce sera un texte plein de rage et de drôlerie, méritant d'être lu par le monde entier, mais, ah Dieu, dans l'état actuel des choses, deux ou trois mille lecteurs se réjouiront pendant une fugitive demi-minute que l'on dise ses quatre vérités à la canaille de Berlin, et ce sera tout. Sepp en a-t-il une idée claire ? Et quand bien même, ce n'est pas cela qui l'inquiète. Il rayonne. Il travaille comme si *Les Perses* allaient être joués cette année même par la Philharmonique, et comme si son article allait pour le moins paraître dans le *Times*.

Le voilà qui sort de la salle de bains. Il a endossé une large et longue robe de chambre qui flotte autour de cet homme grand et maigre et lui sied. Jadis, cette robe de chambre était élégante, à présent elle est fatiguée. Sepp devrait depuis longtemps en avoir une neuve, pense Anna, mais quand on avait encore de l'argent, on ne pouvait déjà le décider qu'avec peine à s'habiller convenablement ; à présent, le manque d'argent lui est un prétexte bienvenu pour négliger sa tenue.

Il s'assied dans le vieux fauteuil de moleskine défraîchie, confortablement, se plonge de nouveau dans ses journaux, les jambes étendues de tout leur long. Elle le regarde. Elle peut encore rester couchée dix minutes, puis commencera sa journée, une journée pleine de hâte et d'efforts. Elle veut encore savourer ces dix minutes. Elle s'étire, goûte

pleinement la chaleur du lit, en silence. Oui, quand on pense aux autres, on s'estime relativement heureux. Que ne donnerait pas son amie Elli Fränkel, par exemple, pour pouvoir rester ainsi au lit, à l'aise et avec quelques semaines assurées d'avance. À Berlin, avant l'effondrement, on gâtait démesurément Elli, ici à Paris elle doit se démener sans répit pour ne pas mourir de faim. Quelle peine pitoyable et inutile s'est-elle donnée pour dissimuler le travail qu'elle effectuait chez les Hirschberg ; malgré cela, tout le monde savait qu'elle y était tout simplement bonne à tout faire. Et à présent, elle serait heureuse de l'être encore. Anna se promet de retourner bientôt voir Elli.

Pendant ce temps, Sepp Trautwein lit ses journaux, absorbé, ses longues lèvres serrées, si bien que sa bouche pincée semble appliquée et un peu ridicule. Il exprime sans la moindre retenue ses sensations vite changeantes. Tantôt il gronde, émet de petits sons furieux, puis il secoue la tête : « Ces fous, ces crétins », et de nouveau il fait des signes d'assentiment et reconnaît avec conviction : « Formidable. » Il s'interrompt, brusquement, un rayon passe sur son visage, d'un pas raide et maladroit il court vers sa table et tout en sifflotant, battant violemment la mesure avec la tête, il note une idée qui lui est venue à l'esprit.

Anna, avec un soupir, se lève. Commence à mettre de l'ordre dans les deux pièces. Se rend ensuite dans la petite et étroite salle de bains qui doit aussi servir de cuisine, c'est peu pratique et peu appétissant, mais il n'y a pas d'autre solution. Elle se maquille et se poudre, en silence, avec soin. Le miroir lui renvoie son visage trouble et imprécis, la lumière est mauvaise, mais elle peut voir quand même que ses traits sont brouillés et ses yeux ternes. Si elle était M. Pereyro, cette Anna ne lui plairait pas. Il est vrai que l'on ne sait jamais à quoi un homme réagit. Quand elle est de bonne humeur, quand elle rit et montre ses belles grandes dents blanches, alors elle paraît encore très jeune.

Elle est prête, passe son manteau. Elle est superbe ainsi, un peu replète, mais fraîche et élégante ; seul un regard féminin exercé décèlera les efforts qu'elle a faits pour masquer les endroits râpés de sa fourrure.

« Il faut se procurer à temps les partitions, dit-elle, pour le cas où la radio se déciderait. Sinon tout peut échouer au dernier moment pour un détail comme ça. »

Sepp émerge de ses réflexions, murmure quelque chose comme « hem » et « oui, comme tu voudras ». Elle insiste néanmoins :

« Cela va être assez cher, fait-elle remarquer, en professionnelle.

– Je vais réfléchir », réplique-t-il sans enthousiasme, plutôt maussade.

Elle se décide, fermement :

« J'en parlerai plutôt à M. Pereyro. Pour lui, c'est une bagatelle. »

Mais Sepp n'a pas envie d'entendre cela maintenant.

« Est-ce bien nécessaire ? » fait-il en hésitant.

C'est elle qui conclut, d'un ton décidé : « Oui. »

Elle fait demi-tour, va partir. Il lève les yeux et maintenant enfin il la voit bien.

« Tu es magnifique, lui lance-t-il, plein d'une admiration sincère. Comment fais-tu pour y arriver ? Mais ne t'éreinte pas trop, ma vieille », lui recommande-t-il encore, cordial, amicalement inquiet de lui voir ce visage maigre.

Il l'appelle « ma vieille », avec l'accent du dialecte bavarois, il prononce ces mots de telle manière que cela semble une caresse familière.

« Je ne devrais pas le dire, ajoute-t-il en souriant, mais je le dis quand même : si cette idiotie de radio ne donne rien, je ne considérerai pas cela comme un échec. Alors au revoir, ma vieille, et bonne chance. Et salue Pereyro de ma part, mais seulement s'il dit un oui définitif. »

Après le départ d'Anna, il se sent envahi par un sentiment de bien-être. Il tient à elle. Quand elle n'est pas là, elle a vite fait de lui manquer : il a chaud au cœur quand il pense à quel point elle a fait ses preuves dans les bons et les mauvais jours, et qu'il se rappelle les innombrables heures de travail et de plaisir communs. Toutefois, puisqu'on n'a que ces deux pièces pour trois et que l'on est entassés jour et nuit les uns sur les autres, c'est bien agréable d'être seul un moment. Il va et vient, c'est-à-dire qu'il se faufile entre les obstacles, car on ne peut pas vraiment marcher dans la pièce surencombrée. Il est entièrement absorbé en lui-même, les bruits d'à côté, de la rue, ne le dérangent pas.

C'est une matinée bénie, il a devant lui deux longues heures pour lui tout seul. Ce ne sera pas du temps perdu, s'il s'autorise à gamberger un peu. Il en a besoin de temps en temps, c'est salutaire, sans cela on ne peut pas exister.

Il se rassied dans le fauteuil de moleskine effondré, il a pris une position inconfortable, mais il se sent bien ainsi. L'horloge au mur fait entendre doucement son tic-tac, la belle, sauvée d'Allemagne, le temps s'écoule et Sepp médite. Parfois, il est nécessaire de procéder à un inventaire intérieur. Sans formalisme, naturellement, bien sûr que non, pas avec des phrases. Toutefois, il possède une sorte de critère : il cherche à évaluer avec exactitude si, en ces deux années d'exil, il a progressé artistiquement.

Anna prétend parfois que *Les Perses* ont l'air encore plus inachevés qu'il y a deux ans, et en un certain sens elle a raison. Malgré cela, il a avancé. Il est devenu plus sévère envers lui-même, presque aussi sévère

qu'Anna ; il travaille plus lentement, mais mieux, avec plus de justesse. Et même après la plus honnête des autocritiques, il peut se dire qu'il ne vise pas le moins du monde à l'effet, qu'il ne fait pas de musique pour l'amour du succès, mais seulement pour l'amour de l'œuvre.

Il sourit en pensant à Anna, à son activité, à tous les efforts qu'elle déploie dans cette histoire de radio. Elle sait pourtant bien qu'une telle exécution ne peut pas donner grand-chose. Ce qu'il veut, on ne peut le tirer même d'un bon orchestre qu'avec de nombreuses répétitions. Comment l'obtiendrait-il de musiciens jouant de mauvaise grâce et avec de rares répétitions hâtives ? Et même si cela donnait une exécution à demi correcte, les auditeurs ne seraient pas prêts à recevoir sa musique. Leurs oreilles et leurs cœurs sont obstrués par la sale mixture des mélodies bon marché, vulgaires, sentimentales et entraînantes dont on les gave à longueur d'années. C'est peine perdue. Dans l'état actuel des choses, huit auditeurs sur dix ressentiront sa musique comme des hurlements de chat, il y en aura un pour s'efforcer poliment d'y comprendre quelque chose, et un seul tout au plus qui la recevra réellement.

Sepp Trautwein est assis dans le fauteuil fatigué. Ce serait bien s'il entendait une fois sa musique sonner dans ses oreilles de chair. Son oreille intérieure l'entend déjà maintenant, ce n'est pas une illusion, c'est vrai. Le motif qu'il a trouvé ce matin chante en lui. Il entend les vers d'Eschyle et sa musique, il entend le cri de guerre clair, insolent, audacieux des Grecs qui abattent les Perses gigotant dans la mer, il entend les cris plaintifs des mourants, leurs aïe et ouh-là et ouille, tout ce hurlement exotique, il ne travaille pas et déploie cependant une activité fantastiquement intense, cela déferle autour de lui, en lui. Il est assis là, le visage sans regard, absent, et tandis que son oreille perçoit le léger tic-tac de l'horloge, il épie en lui, tendu, ce torrent intérieur.

Ensuite, avec un petit gémissement involontaire, il se lève, s'assied à sa table, travaille avec méthode et application, concentré, afin de forcer son rêve récalcitrant à entrer dans les damnées cinq lignes du papier à musique.

Les *Pariser Nachrichten*

De l'aube à midi, la matinée fut belle.

Sepp Trautwein, à la rédaction des *Nachrichten*, parvient, après quelques grommellements des collègues, à traîner devant la machine à écrire Erna Redlich, la secrétaire avec laquelle il préfère travailler. Il est en forme et l'article sur les physionomies arborées par les dirigeants du III^e Reich enivrés de musique lui donne la possibilité de traiter les choses qui lui tiennent le plus à cœur, la musique et la politique. Il insuffle à son article l'allant, la verdure munichoise qu'il veut lui donner.

Pourtant, la matière en est mince et on n'est pas sûr que l'article sera publié dans le prochain numéro si Trautwein n'insiste pas. De son pas un peu maladroit, les pieds tournés en dedans, il marche lourdement vers le bureau de Franz Heilbrun, le rédacteur en chef.

Quand on avait franchi la porte capitonnée qui séparait les austères salles de rédaction et le bureau de Heilbrun, on entrait dans un monde différent, un monde d'autrefois. À Berlin, où il était rédacteur en chef de la *Preussische Post*, le journal le plus réputé de la capitale, Heilbrun avait exercé une très grande influence ; s'il jouait là-bas les grands seigneurs, ses paroles et attitudes grandioses convenaient à sa situation. Ici, à la rédaction des *Pariser Nachrichten* – les *PN*, comme on les appelait en général –, tout cela semblait un peu ridicule. Heilbrun, pourtant, bien qu'il en eût conscience, ne pouvait pas renoncer à son style fastueux, il était un roi en exil, et Trautwein, imaginaire comme les gens de Haute-Bavière, trouvait que les manières larges et seigneuriales de Heilbrun flottaient autour de lui comme un costume devenu trop ample autour d'un homme amaigri. Aujourd'hui, souriant en lui-même et avec une ironie débonnaire, Trautwein enregistra une fois encore les transformations que Heilbrun avait imposées à son grand bureau nu pour que l'on puisse y « recevoir » ; malgré l'indigence générale, il avait tenté d'imprimer à la pièce les traces de sa propre vie aisée et élégante. Il y avait là un tapis précieux, à vrai dire beaucoup trop petit, un canapé confortable, la table de travail était superbe, en bon bois, et malgré le danger que l'un des nombreux affamés qui entraient ici pût les voler, il y avait partout des paquets de cigarettes ouverts.

Ouvrages de Lion Feuchtwanger traduits en français

Le jour viendra, Fayard, 2000.

Le Juif Süss, Belfond, 1999.

La Sagesse du fou ou Mort et transfiguration de Jean-jacques Rousseau,
Fayard, 1999.

Les Fils, Fayard, 1998.

Le Diable en France, Belfond, 1996.

La Guerre de Judée, Fayard, 1996.

Le faux Néron, Fayard, 1995.

Le Roman de Goya, Pocket, 1986.

La Juive de Tolède, Calman-Levy, 1985.

Beaumarchais, Benjamin Franklin et la naissance des États-Unis, Slatkine, 1977.

Table des matières

Avant-propos	7
--------------------	---

Premier livre **Sepp Trautwein**

1. La journée de Sepp Trautwein commence	11
2. Les <i>Pariser Nachrichten</i>	25
3. Un homme en wagon-lit roule vers son destin.....	35
4. Une fille de bourgeois fourvoyée.....	42
5. Maux de dents	56
6. Art et politique	72
7. Un des nouveaux maîtres	84
8. Hôtes obscurs.....	107
9. Dans la baraque des émigrants	112
10. Regard sur un monde nouveau	122
11. Les dix-huit ans de Hanns Trautwein.....	132
12. Quand l'air de la terre natale souffle dans l'exil.....	146
13. La Mort de Bâle	166
14. Un jeune Allemand à Paris	178
15. Le <i>Parteigenosse</i> Heydebregg et sa mission.....	192
16. Le ver se recroqueville sous le pied qui l'écrase.....	204

Deuxième livre **Les *Pariser Nachrichten***

1. <i>Chez nous</i>	223
2. Vous devrez bientôt en rabattre, madame Kohn.....	235
3. Poésie et caoutchouc	245
4. Hanns apprend le russe	251
5. Mme Chaix et la <i>Victoire de Samothrace</i>	261

6. Une lettre de prison	269
7. Intrigue et amour	279
8. M. Louis Gingold entre deux devoirs	293
9. Un prisonnier en vacances.....	304
10. L'oratorio <i>Les Perses</i>	316
11. Le <i>Sonnet 66</i>	324
12. L'unique et sa propriété	331
13. La pâtisserie est comptée	340
14. Quoi de neuf en Afrique ?.....	350
15. César et Cléopâtre	358
16. Un meeting de protestation	370
17. Romantisme	378
18. Des éléphants dans le brouillard	386
19. César et sa fortune.....	397
20. Le pantalon du Juif Hutzler.....	406
21. Vacances d'été.....	417
22. Franz Heilbrun entre deux devoirs	432

Troisième livre
La salle d'attente

1. La lettre bleue et ses conséquences.....	447
2. Elle a jeté le billet de retour	463
3. Solidarité.....	472
4. À la hussarde	486
5. La tentation	492
6. La salle d'attente.....	501
7. Conversations téléphoniques et villégiature estivale	513
8. Combat de fauves.....	527
9. Mangez votre chapeau	538
10. Patience et longueur de temps	545
11. Oui, si M. Walther rampait.....	554
12. Un horizon brouillé.....	563
13. Triomphe de la bonne cause.....	573
14. Déterminé à être un scélérat	577
15. Le costume flottant.....	582
16. Luc XXI, 26	596
17. Nuremberg.....	601
18. Abdication.....	609
682 19. Erich Wiesener s'agrandit.....	615

20. Créance sur l'avenir	62
21. Mme de Chassefierre est décrochée	62
22. La Pucelle d'Orléans	63
23. Des veinards	64
24. Les rois nus	65
25. Un bon coq chante déjà à minuit	66
Postface de l'auteur, 1939	67
À propos de ce volume	67

CET OUVRAGE, PUBLIÉ SOUS L'ÉGIDE DE KIRON ESPACE,
CENTRE D'ART, DE CULTURE ET DE COMMUNICATION
A ÉTÉ IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE DARANTIERE À QUETIGNY
POUR LE COMPTE DES ÉDITIONS DU FÉLIN
EN COÉDITION AVEC ARTE ÉDITIONS
EN OCTOBRE 2000



Imprimé en France

Dépôt légal : 4^e trimestre 2000

N° d'impression : 20-0826

Lion Feuchtwanger

Exil
roman

à a croisée



Traduction de Nicole Casanova

Dès 1935, de nombreux Allemands ayant fui le régime de Hitler se sont réfugiés à Paris en laissant tout derrière eux. Confrontés à de nouvelles conditions de vie difficiles, ils doivent reconquérir leur identité. Certains font de la résistance en créant un journal qui devient le porte-parole de l'opposition allemande au régime nazi sur le sol français. Connaissant les exactions commises par les nazis et que la France ignore encore, les émigrés dénoncent inlassablement. Pour faire taire cette opposition, les nazis enlèvent un de leurs journalistes. Mais cette dernière n'en sera que plus acharnée. Le compositeur Sepp Trautwein renonce à sa musique pour écrire des articles qui vont remuer la communauté internationale. Le journaliste est libéré, mais cette victoire est vite balayée par la promulgation des lois de Nuremberg...

À partir de cette intrigue inspirée d'un fait réel, Lion Feuchtwanger dresse un tableau passionnant de la société des exilés allemands. Avec mordant et tendresse, il met en scène ces « émigrés forcés », aux prises avec leurs doutes et confrontés aux nazis en poste à Paris...

Tout est dit, prédit et annoncé dans ce roman historique achevé en 1939.

Né en 1884, Lion Feuchtwanger est l'un des grands noms de la littérature allemande liée à l'exil. Fondateur du magazine culturel *Der Spiegel*, il a fui l'Allemagne nazie en 1933 pour la France. Il y reste jusqu'en 1939, avant de rejoindre les États-Unis où il meurt en 1958.

CDE/SODIS
10/00  954538-2

169 FF
25,76 euros



9 782866 453831

arte
Éditions

KIRON
ÉDITIONS
DU FÉLIN